

DES NOUVELLES DU DOUX-DINGUE

Sébastien Henry

*Le doux-dingue, c'est la partie de moi-même qui
laisse son imagination s'amuser, raffole du mélange
de profondeur et de légèreté, et ose créer à pleine volée,
guidé par la joie brute sans peur d'être jugé.*

*Pendant plusieurs décennies, je n'ai pas eu de
nouvelles du doux-dingue : il était plongé dans un
profond sommeil, ou peut-être était-il même à demi-
mort.*

*C'est au cours des dernières années que j'ai appris
avec patience à le ranimer. Ce recueil a été conçu
comme une invitation à déployer ses ailes et à devenir
pleinement vivant.*

Voici donc quelques nouvelles de sa part...

Annecy, mai

2024

Le parc

Diligent et passionné par son travail, Étienne enseignait l'histoire dans un collège d'une banlieue paisible de la région parisienne. Chaque matin, les élèves les plus matinaux le voyaient traverser la cour, du même pas appliqué. De loin, la raideur de sa démarche – à vrai dire celle de son corps tout entier - ne pouvait laisser deviner la chaleur de son visage lorsqu'il s'adressait à ses meilleurs élèves. Ses yeux gris semblaient alors sourire et son visage anguleux trouvait une singulière bonhomie. Il aimait les enfants dont il avait la charge et savourait la joie de transmettre.

Célibataire à l'approche de la quarantaine après plusieurs relations malheureuses, il n'hésitait pas à

consacrer plusieurs soirées par semaine à la préparation solitaire de ses cours. Il arrivait alors qu'un épisode marquant de l'histoire de l'humanité le fasse réfléchir au sens de sa vie. Un regret affleurait à sa conscience, sa gorge se serrait, et il se redressait sur sa chaise en portant ses mains à son visage comme pour se protéger d'une émotion qui menaçait de se transformer en sanglot. Il aurait tant aimé donner une touche de folie à cette vie dont la trajectoire était décidément trop lisse. Se présentait alors à sa conscience le souvenir d'un épisode de son enfance que les décennies écoulées n'avaient pu ensevelir.

À dix ans, élève plutôt timide, il n'avait obtenu qu'un rôle tout à fait mineur dans la pièce de théâtre montée par son instituteur : sa présence sur scène se limitait ainsi à quelques minutes dans le costume d'un majordome congédié sans ménagement par l'acteur principal. Étienne semblait résigné à ce rôle sans éclat mais, en entrant sur scène le jour de la représentation, il se mit à gesticuler comme sous l'emprise d'un démon et à improviser une danse que les experts en folklore régional auraient du mal à situer entre la bourrée auvergnate et le zouk martiniquais. Après un instant

de sidération, le public éclata de rire et lui fit une belle ovation tandis que ses camarades sur scène – à l'exception de l'acteur principal – le félicitaient du regard, un brin envieux de son courage. Cet instant de bravoure lui valut un statut à part jusqu'à la fin de l'année scolaire, de sorte que les butors qui le harcelaient le laissèrent désormais tranquille et vinrent même parfois lui proposer une alliance pour perturber le bon déroulement des cours. Quant à lui, rabroué à la fois par son professeur et par ses parents qui avaient assisté à la scène, il ressentit bien plus de honte que de fierté.

Ce fut ainsi la seule apparition de cette partie de lui-même qui avait soif de folie : aussitôt après cet incident, elle fut mise en sommeil pour plus de trois décennies pendant lesquelles il s'appliqua à mener une vie conforme aux attentes de la société envers un étudiant décent puis un enseignant de bonne réputation.

Depuis quelques semaines pourtant, il sentait que cette part négligée cherchait à sortir de l'oubli. À son corps défendant, il observait en lui une poussée de folie,

comme une catastrophe naturelle – éruption volcanique ou glissement de terrain – que personne ne parvient à freiner.

Le lundi 3 mars, il fit ainsi quelques pas de danse après avoir recopié au tableau une citation de Richelieu. Cela fut l'occasion d'un tel chahut dans sa classe qu'il dut faire preuve d'une sévérité accrue dans les jours qui suivirent afin de rétablir son autorité.

Le mardi 11 mars, il opta pour une fantaisie plus discrète en attribuant à Groucho Marx une citation de Louis XIII. Cette tentative s'avéra toutefois décevante, car aucun de ses élèves ne releva sa touche de malice – à l'exception de l'un de ses meilleurs éléments, fils de conseiller municipal, qui se déclara étonné que le marxisme fût déjà inventé à cette époque royale.

La samedi 15 mars, libéré de ses obligations scolaires, il se présenta à son club de scrabble sous une facette que nul n'aurait pu déceler en lui : alors qu'il était d'ordinaire un partenaire de jeu courtois et consciencieux, il se mit à placer sur le plateau des mots abracadabrants qu'il justifia sans vergogne, comme

exemple le mot « enzoupaté » dont il déposa le « z » sur la case *Lettre compte triple*. Consterné, le président du club, qui pourtant l'appréciait, lui demanda alors de quitter la séance. Il se rendit alors à une soirée-loto qu'il avait repérée dans le journal le matin. À deux reprises il se leva avant d'avoir terminé sa grille en hurlant « Bernique ! » et en réclamant à pleine voix son panier garni. Il fut expulsé de la salle sous les sifflets des autres joueurs tandis que deux hommes ulcérés s'approchaient de lui pour le gifler comme il le méritait.

Au lendemain de cet accès de folie, il se sentit honteux et inquiet, conscient que ses tentatives de donner plus de fantaisie à sa vie étaient assez pathétiques ; à l'évidence elles provoquaient le chaos et nuisaient à sa réputation. Pour autant, il n'était plus question de continuer à opprimer cette partie de lui-même qui avait envie désormais de vivre au grand jour : il y avait en lui un doux-dingue qui méritait de s'exprimer enfin et d'occuper à son tour le devant de la scène. Seulement, il fallait qu'il soit aussi doux que dingue et ne crée de tort à personne. Là résidait toute la difficulté.

Étienne fut absorbé toute la journée du dimanche par des pensées révolutionnaires au point d'oublier de se raser. Au fil d'une longue promenade dans le parc de son quartier, il parvint à une conclusion : s'il était déraisonnable d'abandonner sa carrière de professeur - les palpitations angoissées dans sa poitrine ne laissaient pas de doute sur ce point - il pourrait probablement créer un spectacle dans lequel sa fantaisie aurait libre cours. Enthousiaste, il se heurtait toutefois à une question ardue : où pourrait-il bien trouver des spectateurs ? Se produire sur une scène de sa ville semblait impensable : il ne manquerait pas d'être reconnu par certains de ses élèves ou leurs parents, et sa réputation serait compromise.

Juste avant de quitter le parc pour revenir chez lui, il s'arrêta devant un massif de fleurs mauves sur lesquelles il ne parvenait pas à mettre de nom mais dont il appréciait le parfum. Après avoir vérifié que personne ne le regardait, il en arracha deux et les plaça sur son crâne - l'une juste au-dessus de son oreille droite et l'autre au sommet, bien calée sous la touffe de cheveux qui lui restait. Ce simple geste lui apparut comme un premier acte de bravoure qui le rapprochait de ce doux-dingue en émergence.

De retour chez lui, il trouva son appartement décoré de façon si conventionnelle qu'il en fut accablé. Devant ces couleurs ternes et ce mobilier sans âme qu'il tolérait d'ordinaire, il s'affaissa sur son canapé puis, comme à chaque fois qu'il ne pouvait maîtriser son désarroi, alluma la télévision.

S'agit-il vraiment de hasard quand la trajectoire de nos vies se trouve soudain bousculée ?

Les images qui défilaient sur l'écran le fascinèrent dès les premiers instants. Il s'agissait d'un documentaire sur le parc *Yoyogi* à Tokyo, lieu-refuge des Japonais excentriques qui s'y rassemblaient pour se donner en spectacle dans d'extravagants costumes. Incapable de contenir son excitation, Étienne se leva pour venir se placer plus près de l'écran comme pour mieux profiter de l'audace de cette jeunesse qui éveillait la sienne. Avant même la fin du documentaire, il prit une décision insensée qu'il s'avisa aussitôt de ne partager avec personne : cet été, il se rendrait dans ce parc de Tokyo pour offrir un public au doux-dingue. *Yoyogi, Yoyogi...* Debout au milieu du salon, il répéta plusieurs fois à mi-voix le nom de ce parc où il pourrait se

donner en spectacle sans crainte d'être reconnu ni méprisé.

Avant que son esprit raisonnable ne vienne s'y opposer, il acheta en ligne son billet d'avion en puisant dans ses économies. S'il eut quelques regrets le lendemain matin en se préparant pour se rendre au collège, il fut avant tout satisfait de son audace : dans le miroir de la salle de bain, la présence sur son visage d'un sourire qu'il ne connaissait pas le réjouit. Quelque chose en lui rayonnait avec la puissance de l'aube - comme la promesse d'une vie nouvelle. Bientôt il serait au Japon, dans ce pays où, malgré une réputation de conformisme, des hommes et femmes avaient osé tracer leur propre chemin. Personne là-bas ne le reconnaîtrait et il pourrait honorer ce doux-dingue si longtemps négligé.

À vélo sur le chemin du collège, il fit une pause au bord de la piste cyclable, soudain effrayé d'ignorer tout à fait ce qu'il pourrait bien présenter à son public - il ne connaissait en effet rien ou presque des arts de la scène et ne savait ni danser ni chanter. Puis il se remit à pédaler avec furie, moins pour rattraper son

retard que pour retrouver la sensation de liberté qu'il avait savourée lorsque, enfant, ses parents lui avaient permis pour la première fois de partir seul en vélo sur des routes de campagne. Oui, il allait s'offrir une belle tranche de folie, libre et sans entrave, ne serait-ce qu'en dansant sans retenue sur des musiques qui le mettaient en joie.

Dès le mercredi qui suivit, sans même prendre le temps de déjeuner après la fin des cours, il se rendit dans le centre de Paris pour s'équiper : il fallait en effet des accessoires pour encourager ce doux-dingue encore si fragile. Dans un magasin dédié à l'art de la fête, défraîchi mais rendu chaleureux par un vendeur qui lui fit bon accueil, il se procura une veste bariolée, des lunettes aux reflets arc-en-ciel, une moustache à la Dali, et, après quelques hésitations, une perruque blonde qui déroulait ses boucles en cascade jusqu'à hauteur d'épaule – sa calvitie désormais avancée lui paraissant, à tort ou à raison, comprimer quelque peu son audace. De retour chez lui, il sortit aussi du fond de son placard un lot de chemises à fleurs achetées avec la résolution de les porter un jour en classe mais toujours dans leur emballage d'origine.

Il lui restait alors plus d'un mois avant son départ prévu le 21 avril, dès le début des vacances de Pâques. Après avoir hésité quelques jours, il se résolut à ne pas prendre de cours de danse ; l'enjeu était bien plus de s'entraîner à libérer son corps des mouvements convenus. Sa préparation alors se limita à préserver chaque jour un temps dès son retour du collège pour danser sur quelques morceaux sélectionnés pour l'intensité de leur rythme. En nage avoir s'être démené pendant près d'un quart d'heure, il prenait une douche puis s'allongeait sur son lit pour savourer les sensations de ce corps qui reprenait vie après plusieurs décennies de pleine conformité à la norme.

Son excitation devenait au fil des jours si intense qu'il peinait désormais à trouver le sommeil et devait veiller à ne pas laisser son corps le trahir en classe. Debout au tableau, il adoptait ainsi une posture destinée à contenir les mouvements qui cherchaient à l'entraîner – les deux pieds ancrés dans le sol, les jambes droites et le buste figé – et se félicitait de savoir si bien cacher son jeu. Seul au fond de la classe pendant les interrogations écrites, il s'autorisait toutefois à l'occasion quelques pas de danse tandis que les élèves étaient penchés sur leur copie.

Trois semaines avant son départ, il se procura plusieurs guides de voyage sur Tokyo et commença à préparer son voyage avec minutie. Muni d'un plan détaillé de la ville sur lequel il indiqua par une croix l'emplacement de l'hôtel choisi à proximité du parc *Yoyogi*, il repéra les différents chemins qui pourraient l'y mener. Il constata ainsi avec satisfaction que l'essor du doux-dingue n'avait pas fait disparaître en lui l'homme doué de rigueur et se sentit tout à fait prêt quand arriva le jour du départ.

Fébrile malgré tout, il vérifia à plusieurs reprises que tous ses accessoires étaient à leur place dans sa valise puis se rendit à l'aéroport avec quatre heures d'avance. Dans la file d'attente pour enregistrer ses bagages, il se félicita une nouvelle fois d'avoir choisi de porter deux chaussures de couleurs différentes. Inquiet toutefois que ce premier signe de fantaisie manifeste attire sur lui une foule de regards moqueurs, il fut au contraire déçu de ne susciter l'attention de personne. Les passagers autour de lui l'ignoraient – ou bien peut-être faisaient-ils semblant de ne pas le voir, irrités qu'une telle audace mette en évidence le conformisme qui les avaient poussés à porter deux chaussures identiques.

Le vol se déroula sans encombre, mais fut marqué par une autre déception lorsqu'Étienne tenta au moment du repas d'engager la conversation avec le couple de japonais assis à côté de lui. Dès les premières minutes de leur échange dans un anglais approximatif, il leur confia qu'il prévoyait dès son arrivée de faire un spectacle au parc *Yoyogi* mais n'obtint en réponse que des sourires de courtoisie, de sorte qu'il ne put déterminer si son projet leur était indifférent ou s'ils n'avaient pas compris.

Conformément aux conseils de guides de voyage en bonne place dans son sac à dos, il prit à son arrivée un train pour rejoindre le centre de Tokyo, puis un taxi vers son hôtel. Après avoir déposé ses bagages, et sans prendre le temps de s'installer, il se rendit aussitôt dans le parc *Yoyogi* pour un premier repérage. Celui-ci était presque vide malgré le temps clément en ce début d'après-midi, essentiellement peuplé de corbeaux massés sur des branches au-dessus de lui. Agacé par leurs croassements qui évoquaient des bavardages en classe, il se promit de revenir un peu plus tard dans l'après-midi.

Il déambula longuement dans les rues du quartier, puis s'assit à la terrasse d'un café en savourant la joie d'avoir su faire appel à son courage : grâce à sa résolution il se trouvait désormais au Japon, où il allait sans aucun doute vivre un moment essentiel, de ceux qui pour toujours enrichissent l'existence. Une légère appréhension contracta toutefois sa gorge quand il songea au moment où lui faudrait se lancer devant son public. Il eut soudain besoin de soutien, et balaya du regard le flot des passants à la recherche d'alliés pour le doux-dingue.

Un jeune couple de japonais qui passa devant lui l'enthousiasma tant qu'il régla sa note en toute hâte et se mit à les suivre de rue en rue, admiratif. L'homme, mince et élancé bien que de taille modeste, portait des sandales de cuir noir, un ample pantalon violet et une veste à carreaux verte et orange qui semblait avoir déteint sur ses cheveux colorés tandis que la femme, presque aussi grande que lui grâce à un étrange chapeau en cloche, se promenait dans une robe mauve couverte de dentelles et si extraordinairement courte que ses cuissardes en velours noir ne parvenaient pas à la rejoindre, exposant la blancheur de sa peau au regard d'Étienne.

Espérant qu'il s'agissait de futurs collègues de scène qu'il retrouverait un peu plus tard dans le parc, celui-ci cessa de les suivre quand ils rentrèrent à leur tour dans un café. Il dénicha alors quelques excentriques de moindre calibre qu'il suivit sans conviction, prit un dîner léger et se dirigea de nouveau vers le parc, résolu à entrer dans la danse dès le premier jour si une occasion se présentait.

Seuls deux groupes de spectateurs s'étaient formés à l'entrée du parc, le premier autour d'un guitariste de rock d'allure conventionnelle dont les chansons banales n'éveillèrent en lui aucun intérêt, le second autour d'un trio de punks - deux hommes et une femme - eux aussi fort semblables à ceux que l'on trouvait en Europe et qui se relayaient pour lire un texte. Poème ou manifeste, celui-ci était déclamé d'une voix virile et suscitait quelques applaudissements parmi les spectateurs. Dans les deux cas, on était décidément loin de l'exubérance promise par le reportage et Étienne se sentit floué, à vrai dire bien stupide de lui avoir fait confiance. Une fois de plus – ce n'était pas nouveau dans l'histoire, il aurait dû s'en douter – les médias avaient travesti la réalité.

De retour le lendemain à la même heure, encore amer de sa déconvenue de la veille, il aperçut un attroupement dans une contre-allée et s'en approcha avec avidité. Au sein du cercle se trouvait un jeune homme frêle et de petite taille portant des lunettes rondes d'intellectuel et qui semblait tout juste échappé d'une bibliothèque. Pieds nus et vêtu d'une combinaison noire évoquant une tenue de plongée, il présentait à son public une série de mouvements d'une grâce surprenante sur une musique électronique parsemée de bruitages parmi lesquels Étienne crut tour à tour reconnaître le cri d'un nouveau-né, le grondement d'un orage, le crissement d'un pneu, les vibrations d'une perceuse ou encore les jappements d'un chiot. De temps à autre, le jeune homme se figeait d'un coup, prenait un air solennel, et faisait glisser un frisson dans le public en prononçant quelques mots d'une voix puissante sans rapport avec la fragilité de son corps.

Aux frontières de l'absurde et du sacré, ce spectacle improbable semblait fasciner les personnes qui s'étaient rassemblées. En contemplant leur visage, Étienne y vit une admiration qui, au lieu d'étouffer son courage,

lui donna l'envie de se lancer à son tour. Il attendit la fin du spectacle du jeune homme pour se placer de l'autre côté de l'allée et tira de son sac à dos sa perruque, ses lunettes et sa veste de scène. Ses mains tremblèrent en les revêtant ; il approchait de ce moment décisif dont il avait tant rêvé. Après avoir vérifié le bon fonctionnement de ses enceintes, il prit une longue respiration, et lança un premier morceau sur lequel il s'était souvent entraîné - un classique du répertoire gypsy-punk qui ne manquait jamais de stimuler le doux-dingue en lui. Cette fois pourtant son corps se crispa dès les premières mesures, incapable de s'accorder à la musique. Étienne se sentit soudain grotesque. Lorsqu'il s'aperçut que les quelques personnes à proximité passaient à côté de lui sans même s'arrêter, il ferma les yeux en se maudissant pour ce défi ridicule qu'il s'était lancé. Sa danse tourna au supplice, et il s'immobilisa avant même la fin de ce premier morceau, les bras le long du corps, tandis que les cris des corbeaux s'abattaient sur lui comme les quolibets d'un public déçu. L'espace d'un instant, il fut tenté de leur jeter des pierres mais il resta immobile. Même pendant les années les plus douloureuses de son célibat, il ne s'était jamais senti aussi seul.

Le contact d'une main sur son épaule lui fit ouvrir les yeux. Le jeune homme en combinaison noire le regardait avec une si profonde bienveillance qu'il dut contenir ses larmes. À travers cette main posée sur son épaule se diffusait en lui une force inconnue ; tout se passait comme si une transfusion de courage lui donnait envie de se redresser et de sourire.

- *My name is Takeshi. You ?* dit le jeune homme en s'inclinant.

- *I am Étienne.*

- Étienne, Étienne, répéta-t-il doucement en cherchant la prononciation la plus juste. *You are great. See you tomorrow, same time ?*

Sans attendre la réponse, le jeune homme fit un signe de la main et disparut à grands pas entre les arbustes qui bordaient l'allée. En le regardant partir, Étienne songea à ces messagers des dieux qui, dans l'*Odyssée* d'Homère, quittent la compagnie des hommes aussitôt après avoir transmis leur message. Alors que le parc glissait peu à peu dans l'obscurité, il déambula avec l'espoir de le revoir, mais ne trouva aucune ombre évoquant sa silhouette de lutin.

Quand il se rendit dans le parc le lendemain à la même heure, un attroupement plus important que la veille s'était formé et il se faufila au premier rang des spectateurs. Dans les mouvements de Takeshi au milieu du cercle, il y avait encore plus de grâce et de force que la veille. Comment cet homme malingre pouvait-il exprimer tant de puissance ?

Étienne n'eut pas le temps de trouver une réponse à sa question : tous les regards se tournèrent vers lui quand il entendit son prénom prononcé à voix haute. Takeshi venait de le présenter à son public et s'approchait de lui, main tendue, pour lui proposer de le rejoindre. Étienne résista sans conviction et se retrouva au milieu du cercle tandis que, tout en l'applaudissant, Takeshi se mit en retrait au premier rang des spectateurs. Seul désormais sur scène, Étienne lutta pour contenir le tremblement de ses jambes avant de trouver dans le regard de Takeshi un encouragement à se mettre en mouvement. Ce jeune homme qui avait l'âge d'être son fils voyait la richesse qu'il portait en lui et l'accueillait avec sollicitude - Étienne aurait peut-être même pu parler d'amour si ce mot ne lui avait pas paru incongru dans de telles circonstances.

Sans aucun des accessoires qui l'aidaient hier à rester anonyme, et privé de sa musique préparée avec soin, Étienne plongea son regard dans celui de Takeshi - un de ces regards, se dit-il, dont seuls devaient être capables les saints et les sages. Puis il ferma les yeux et plaça toute son attention sur la musique, un rythme électronique dont les basses faisaient écho aux battements de son cœur. Le moment était venu ; c'était même précisément pour cela qu'il avait fait ce voyage au Japon. Il leva les bras vers le ciel comme pour y puiser un surcroît de courage, puis se mit à danser en laissant son corps répondre à la musique. Celui-ci peu à peu parvint à se libérer des contraintes pour se déployer dans l'espace et redevenir vivant. Se présentèrent alors une série de mouvements dont Étienne n'aurait jamais imaginé être capable. Les spectateurs présents ce soir-là purent même le voir sauter à pieds joints en se contorsionnant dans les airs, agiter les mains avec frénésie tout en dansant sur la pointe des pieds, puis, fait rare au Japon où les étrangers tentent d'ordinaire de se conformer au raffinement qui les entoure, tourner sur lui-même en poussant des cris rauques, les deux mains arrimées à son entrejambe.

Enfin il parvenait à laisser exister cette douce folie qu'il portait en lui. De temps à autre, il ouvrait les yeux pour puiser une nouvelle dose d'audace dans les yeux de Takeshi et poursuivait sa danse. Puis, quand il se sentit à bout de forces, il s'immobilisa au milieu du cercle, s'inclina devant son public, et, les yeux toujours fermés, savoura les applaudissements.

Alors que le public s'éloignait, il ouvrit les yeux et sursauta en croyant reconnaître dans l'allée principale la silhouette de son inspecteur d'académie. Il se pencha en avant pour mieux l'observer : c'était le même crâne orné d'une fine couronne de cheveux gris, les mêmes épaules qui s'affaissaient en triangle, et surtout la même démarche assurée, avec le talon qui venait à chaque pas frapper le sol en vainqueur. Non, cela ne pouvait pas être M. Raimbault, que ferait-il ici au Japon, ici, en même temps que lui ? Et pourtant, se souvenait maintenant Etienne, celui-ci lui avait parlé un jour de sa fascination pour la culture japonaise...

La main de Takeshi sur son épaule vint dissiper toute appréhension. Venu le féliciter, le jeune homme le prit dans ses bras, resta ensuite plusieurs minutes

silencieux à ses côtés, puis lui donna rendez-vous pour le lendemain et s'éloigna comme la veille en se fauflant à travers les buissons. Resté seul, le visage caressé par le vent du soir, Étienne s'assit au pied d'un arbre, les lèvres encore frémissantes et le cœur fier. C'était sans conteste un des moments décisifs de sa vie, un de ceux dont il se souviendrait à l'heure de sa mort. Le jour où le doux-tingue était parvenu à sortir de l'ombre et à imposer sa présence. Admiratifs sans doute, les corbeaux restaient silencieux.

Le lendemain et les jours qui suivirent, Etienne retrouva Takeshi qui lui proposa désormais de danser ensemble. Sans avoir à échanger un mot, leur entente était si parfaite que leurs mouvements semblaient se répondre et donnaient aux spectateurs l'impression d'un spectacle préparé avec soin. Étienne dansait maintenant les yeux ouverts, sans aucun des accessoires qu'il avait préparés, avec la fierté d'accomplir une mission essentielle.

La veille de son départ, toutefois, il fut pris d'un regret. Dès la fin de leur spectacle, Takeshi continuait de disparaître, de sorte qu'Étienne ne savait toujours

rien sur lui. Lorsqu'il lui proposa le dernier soir de prendre un verre pour célébrer les moments vécus ensemble, le jeune homme eut un mouvement de recul et parut perdre d'un coup toute assurance. Dans le café où il se rendirent à proximité du parc, ce messenger des dieux redevint un étudiant timide, dont le corps frêle et privé de puissance se tortillait sur sa chaise à chaque question.

Au fil de leurs échanges dans un anglais sommaire, Etienne parvint à comprendre qu'il avait quitté sa famille en province à l'âge de seize ans avec l'aspiration de mener une vie d'artiste. Depuis son arrivée à Tokyo, il faisait semblant de suivre des études pour rassurer ses parents mais vivait immergé dans le monde de la nuit - Takeshi d'ailleurs n'était pas son vrai prénom mais un nom de scène choisi en hommage à Takeshi Kitano, artiste célèbre dont l'audace le fascinait.

Étienne le regardait bredouiller ses réponses avec un air d'enfant pris en faute, et hésitait à poursuivre la conversation quand lui vint une dernière question : comment parvenait-il à assurer ses revenus ? Takeshi resta alors silencieux un long moment, le regard fixé sur

ses mains posées à plat sur la table. Puis il se leva d'un coup en indiquant qu'il devait partir, nota son adresse email sur un morceau de papier, le tendit à Étienne avec un sourire forcé et quitta le café.

Stupéfait, Étienne hésita quelques instants à le rattraper mais resta assis avec la conviction que tout effort serait désormais inutile. Dans l'avion le lendemain, il ne cessa de repenser à ce dénouement étrange, conscient d'avoir fait un impair sans en comprendre la portée – comment pouvait-il s'agir de cette seule question qu'il regrettait pourtant d'avoir posée ? En fermant les yeux se forma dans son esprit l'image du visage de Takeshi. Qu'allait-il devenir ? Allaient-ils un jour se revoir ? Quant au doux-dingue en lui, pourrait-il survivre au retour à une vie normale ? Faute de réponses, il finit par s'endormir sur son siège, épuisé.

De retour chez lui, Étienne disposait de cinq jours encore avant la fin des vacances de Pâques. Il consacra les deux premiers à se reposer du voyage, puis, le matin du troisième, alluma son ordinateur afin de préparer sa rentrée. En parcourant les messages reçus sur sa boîte

professionnelle, il tressaillit en découvrant celui envoyé par son inspecteur d'académie. Fébrile au moment de l'ouvrir, il fut déçu en le lisant - il s'agissait d'une information banale adressée à tous les enseignants de son établissement. Peut-être finalement aurait-il aimé une appréciation sur son spectacle, dont personne en France ne portera la mémoire...

Le jour de la rentrée, les collègues qui le virent traverser la cour se retournèrent à son passage. Quelque chose avait changé dans sa démarche ; elle était devenue à la fois plus assurée et plus légère. Quand il entra dans une classe, les élèves se regardaient et se taisaient désormais avant même qu'il ne prenne la parole.

Étienne sentait bien que l'esprit du doux-dingue restait présent en lui, mais ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter : et si la routine au fil des jours finissait par l'anéantir ? Il pouvait bien sûr prendre un temps pour danser chaque jour en imaginant le soutien de Takeshi, mais il fallait aller plus loin, trouver le moyen de renforcer cette touche de folie qui le rendait si vivant. Étienne chercha ainsi avec persévérance pendant plusieurs jours puis, un matin, se leva avec une résolution qui le mit en joie. Il avait trouvé.

Décidément, ces deux-là étaient de nature à décourager les vocations les plus affirmées.

Pas celle du doux-dingue, toutefois...

Alors que les autres élèves étaient sortis et que les deux garçons restaient figés devant lui avec une mine inquiète, Étienne ferma les yeux quelques instants pour se souvenir de la présence chaleureuse de Takeshi. Puis il demanda aux garçons de l'écouter avec attention. Il avait pour eux une proposition qui pouvait rendre plus plaisante - et peut-être même joyeuse - leur vie au collège.

- Je voulais vous proposer un beau défi : préparer une série de sketches sur les grands épisodes de l'histoire. Des sketches drôles, un peu fous même si vous voulez. Faites-vous plaisir, et surtout faites-nous rire ! Cela sera aussi pour vous une belle occasion d'obtenir de bonnes notes.

L'espace d'un instant, Étienne songea à ajouter une touche d'ironie au sujet de ces bonnes notes qu'ils n'auraient jamais méritées par ailleurs, mais il eut un peu honte et se reprit aussitôt :

- Alors c'est d'accord ? Je compte sur vous dès lundi prochain pour un premier sketch sur l'épisode du vase de Soissons dont je vous ai parlé juste avant les vacances ?

Devant leur effarement indiquant qu'ils avaient déjà tout oublié, il leur rappela ce récit connu des quelques milliers d'enfants qui écoutaient en classe et plaça une main sur leur épaule avec l'intention de transmettre ce que Takeshi lui avait apporté de plus précieux – l'affection et la confiance dans un talent qui méritait de se révéler. Puis il adressa aux deux collégiens un sourire qui les laissa interdits.

- Je crois en vous, les garçons. Rendez-vous lundi prochain pour le premier sketch ! lança-t-il en quittant la salle de classe avant eux, satisfait d'avoir su faire preuve d'une si belle audace.

Quand arriva l'heure de son cours avec la 5ème B la semaine suivante, Étienne sentit pourtant en lui une appréhension qu'il ne put raisonner. Dans son esprit défilaient les images d'une classe déchaînée par une prestation de mauvais goût qui allait détruire

ses illusions. Et si en effet l'expérience tournait au désastre ?

Soucieux malgré tout de tenir son engagement, il appela les deux garçons à se présenter devant la classe. Leur sourire goguenard l'inquiéta davantage encore, mais il fut vite rassuré. Les échanges entre Clovis et le soldat insolent qui s'appêtait à détruire le vase étaient drôles, sans vulgarité, et surtout déjantés à souhait. Au moment où ce dernier fracassa le vase représenté par une canette vide de soda, la mine courroucée de Clovis fit tant rire la classe qu'Étienne se demanda s'il ne s'agissait pas d'une imitation déguisée de ses moments d'exaspération. Mais il trouva tant d'à-propos et d'humour dans la suite du sketch qu'il oublia de se vexer et se joignit à la classe entière pour leur faire une ovation à la fin. Debout face à la classe, incrédules, les compères se regardèrent en silence avant de saluer à la manière des acteurs.

En les invitant à regagner leur place, Étienne les suivit du regard et ressentit pour eux l'affection qu'il réservait aux meilleurs élèves à laquelle s'ajoutait une dose d'admiration : le doux-dingue en lui s'inclinait

volontiers devant ces garçons qu'il voyait comme des compagnons de route. Tout en assurant la transmission de ce que lui avait offert Takeshi, il avait trouvé en eux de précieux alliés pour continuer de donner une touche de folie à sa vie.

Sur le chemin du retour du collège à la fin de la journée, Étienne connut sur son vélo un tel jaillissement créatif qu'il dut s'arrêter à plusieurs reprises pour prendre des notes : de séquence en séquence, tout un spectacle prenait forme dans son esprit, avec une conscience claire des moments de folie dont il voulait le parsemer. Un jour prochain, c'était certain, il serait sur scène pour l'avènement public du doux-dingue.

Cette nouvelle vie qui commençait avait décidément un parfum d'aventure...

Arrivé à son domicile, il dansa dans son salon, plus longtemps que d'habitude et avec plus de ferveur.

Une histoire de trous

L'homme est assis bien droit sur son siège tandis que le métro file à travers l'obscurité des tunnels. Le menton relevé, il passe en revue les autres passagers du wagon, les inspecte de haut en bas, de la tête aux pieds, à la recherche d'indices sur leur visage ou leur tenue vestimentaire. De son œil exercé, il identifie un à un les fraudeurs, ceux qui ont resquillé.

Comme lui.

Mais lui n'est pas comme eux. Paul Barjavel n'est pas un fraudeur. Un distrait, tout au plus, qui a constaté au tout dernier moment avoir oublié son portefeuille à son domicile. Alors qu'il s'apprêtait à franchir l'entrée

du métro, il a hésité quelques instants à retourner le chercher, mais c'était courir le risque de manquer sa consultation avec le Dr Bonneval, ce grand ponte dont le visage austère aperçu dans un journal prévenait d'emblée qu'il n'était pas question de retard avec lui. Il faut dire que cela fait six mois que Paul Barjavet attend ce rendez-vous dans cet hôpital prestigieux à l'autre bout de Paris. Alors, oui, c'est vrai, il s'est fauflé derrière un passager pour franchir le portillon du métro. Mais dans son cas, ce n'est pas vraiment de la fraude.

D'ailleurs il n'a pas une tête de resquilleur, conclut-il en contemplant son image dans la vitre à sa droite. Il y voit comme chaque matin un retraité honnête, le cheveu ordonné et le regard franc, avec un port de tête encore vigoureux malgré les années qui auraient pu le tasser et un buste bien droit, comme les principes qui lui ont permis de mener cette vie sans entourloupes dont il est fier.

- Lui, en revanche, pas de doute que c'est un fraudeur, pense-t-il en posant son regard sur un jeune homme assis de l'autre côté de la travée.

Ce n'est pas sa couleur de peau qui lui sert d'indice, non - ou pas seulement. C'est son allure négligée. Avachi sur son siège, il tape du pied au rythme de la musique diffusée par ses écouteurs et râcle sa gorge à intervalles réguliers comme s'il s'apprêtait à cracher au milieu du wagon. Autant de signes d'une vie sans principes, conclut Paul Barjavel dans le prétoire de sa conscience.

- Pourquoi tu me regardes comme ça, toi ? lui lance le jeune homme d'une voix qui laisse le wagon chargé d'un silence inquiet.

Notre homme bredouille quelques mots inaudibles, se tasse sur son siège, et ferme les yeux. Alors seulement lui viennent à l'esprit les mots qu'il aurait dû prononcer en réponse à cette agression.

- C'est tout de même un monde, de ne plus pouvoir regarder les autres sans se faire engueuler, fulmine-t-il en silence.

Il ouvre le dossier médical qu'il tient à la main et se félicite une nouvelle fois d'y avoir glissé hier soir

un chèque pour régler le médecin – comment sinon se serait-il débrouillé ? Puis, avec un sourire qui dissipe l'indignation figée sur son visage, il repense au temps où il pouvait dévisager les passagers à son aise. Debout à l'entrée du quai, avec l'autorité que lui procurait son uniforme, il lui suffisait d'un coup d'œil pour contrôler les billets. Il poinçonnait chaque ticket d'un geste assuré tout en promenant son regard sur les visages des passagers. C'était le temps où sa poinçonneuse et lui faisaient corps. Elle était comme une extension de sa main et la confiance qu'il lui accordait au bout de ses doigts était totale.

Le poinçonneur des Lilas, c'était lui. Le gars qu'on croise et qu'on ne regarde pas, certes, mais aussi un homme très habile dans l'art de se nourrir des visages des passagers en laissant son imagination se déployer dans tous les recoins de leur vie. Oui, il était si doué pour se représenter leurs ambitions et leurs rêves, leurs turpitudes et leurs vices, leurs amours et leurs peines.

Il n'y avait pas dans sa veste d'extrait du *Reader's Digest*, et d'ailleurs peu lui importait de savoir si des gars se la coulaient douce à Miami. Ses passagers - ceux

de la station des Lilas - étaient toute sa fortune ; ils lui offraient bien assez de distractions. Aujourd'hui encore, plus de vingt ans après son départ à la retraite, il se souvient des habitués, ceux qu'il voyait tous les matins ; dès leur approche à l'entrée du quai, son imagination reprenait avec ferveur son œuvre de la veille et ajoutait sans effort un épisode au feuilleton de leur vie.

Les yeux toujours fermés, Paul Barjavet avale sa salive et laisse un frisson parcourir le bas de son visage. Son menton tremble en repensant à cette grande femme brune à l'élégance suprême, cintrée dans son long manteau en feutrine sur lequel sa chevelure venait glisser comme une cascade échappée de son chapeau. De l'automne au printemps, elle portait des gants verts qu'il parvenait toujours à effleurer avec sa poinçonneuse – parfois même leurs doigts se touchaient et il se figeait quelques instants dans une jouissance contenue. Son parfum le transportait dans les salons feutrés des grands hôtels et des lieux de pouvoir, là où l'avenir du monde se façonne de murmures en murmures. Il en était convaincu : elle était femme d'ambassadeur, certainement bien plus habile que son mari pour bâtir des alliances et manœuvrer contre

les pays hostiles. Une seule chose lui a pourtant toujours échappé : pourquoi une femme si éminente s'obstinait-elle à prendre le métro alors qu'elle pouvait tout aussi bien recourir à son chauffeur ?

Oui, il a aimé son travail. Mais ce foutu chanteur populaire ignorant tout de la vie d'un poinçonneur lui a gâché les dernières années de sa carrière avec sa chanson idiote. Furieux sans pouvoir réagir, il entendait des passagers fredonner cette rengaine en s'éloignant alors qu'il venait de poinçonner leur ticket. J'fais des trous, des p'tits trous, encore des p'tits trous... : certains même se retournaient vers lui avec un sourire moqueur – ou bien riaient tout à fait en se poussant des coudes. Il serre les mâchoires en pensant à ce chanteur qu'il ne maudira jamais assez. Chanteur, est-ce que c'est un métier, d'ailleurs ? Et Gainsbourg, d'où vient-il, ce nom ?

Lui, Paul Barjavet, a en tout cas honoré sa profession jusqu'au dernier jour, sans jamais envisager ce dernier petit trou évoqué par la chanson. Se foutre en l'air, et pourquoi donc ?, s'indigne-t-il encore. Il aimait ce métier pourtant si peu estimé.

Le métro ralentit en approchant de la prochaine station. Il entend le crissement des freins et ouvre brusquement les yeux tout en se redressant sur son siège, soudain en alerte. Il scrute les passagers en attente alors que le métro glisse le long du quai, et sursaute quand il aperçoit des hommes en uniforme. Quelle humiliation s'il était contrôlé en infraction ! Quelle injustice, surtout, pour lui qui paie toujours ses billets...

Il se penche sur le côté pour apercevoir les hommes qui viennent de monter dans la voiture à côté, et pousse un soupir de soulagement - ce sont juste des militaires en goguette. D'ailleurs il n'aurait pas dû s'inquiéter ainsi ; les contrôleurs passent rarement dans les wagons depuis quelques années et ont plutôt tendance à se tapir au détour des couloirs, attendant leurs proies comme les araignées au fond de leur toile.

Il s'étire et reprend le fil de ses souvenirs. Avec satisfaction, il reproduit avec sa main droite le geste déjà utilisé pour percer des millions de tickets. Un geste en apparence anodin, mais en réalité noble et précis, perdu à jamais par ses collègues qui ont

pris sa suite après la disparition des poinçonneurs et l'installation des tourniquets. C'était en 1973, triste année. Heureusement qu'il est parti à la retraite aussitôt après. Il ne l'aurait pas supporté, ce changement qui n'a rien apporté de bon.

Pendant les premières années de sa retraite, il avait trouvé pour ce geste un merveilleux usage : faire des confettis pour ses petits-enfants en choisissant des feuilles de différentes couleurs. Des roses, des vertes, des bleues et des blanches, dans lesquelles il perçait des p'tits trous, toujours des p'tits trous, mais au service de la joie de ces bambins qu'il regardait sautiller lorsque le nuage de confettis lancé en l'air retombait sur leurs cheveux et leurs épaules. Aujourd'hui, ils ont passé l'âge de se réjouir de ces jeux d'enfant, et cela fait longtemps que leurs visites même se sont espacées en laissant un grand vide dans ses semaines.

Les traits de son visage s'affaissent et forment un masque triste lorsqu'il repense à ce qu'il avait alors tenté pour retrouver la saveur de la vie : déménager en province, dans un pavillon proche de la forêt, pour profiter de ces marches quotidiennes en nature que lui

recommandait son médecin. Abominable silence de ce trou de province qu'il n'a supporté qu'un an et le fait encore frissonner de dégoût. De quoi devenir dingue, de quoi prendre un flingue, vraiment. Il tape du poing sur sa cuisse comme à chaque fois que cette déroute lui revient à l'esprit. Heureusement qu'il a trouvé la force de revenir à Paris ; jamais sinon il n'aurait gardé l'espoir de connaître le passage à l'an 2000, sa grande ambition depuis ses dix ans, lorsqu'il s'était fait le serment de rester en vie jusqu'à ce grand cap de l'humanité.

De retour dans la capitale après cet exil en province, il s'était offert un festin de sons et de parfums du métro, parfois en restant de longues heures sur le banc d'un quai, parfois en s'arrêtant en pleine rue juste au-dessus d'une bouche d'aération, avec une prédilection pour les stations du métro pneumatique. Comme il aime encore ce souffle chaud, parfumé et presque tendre, plus doux encore que celui offert par les boulangeries au petit matin !

Plusieurs passagers autour de lui se lèvent et s'approprient à descendre. Changement à Opéra, pour lui aussi d'ailleurs. Il quitte le wagon en sifflotant,

puis soudain se souvient qu'il n'a pas de billet. Pas de titre de transport valide, pour la première fois de sa vie. Sa posture alors se tasse ; il devient un prisonnier en cavale, l'esprit aux aguets. Et si les contrôleurs s'étaient placés dans le couloir de sa correspondance ? À chaque courbure du couloir, le corps tendu comme un arc, il tente de repérer les passagers qui feraient demi-tour pour échapper au contrôle ; les resquilleurs qu'il méprise d'ordinaire deviendraient cette fois ses alliés.

Tout à coup il ralentit si brusquement sa marche que le passager juste derrière lui manque de le bousculer. Une question soudain lui est venue à l'esprit : qu'est-ce qu'il pourra bien dire s'il est contrôlé ?

- C'est la première fois de ma vie que je n'ai pas de billet, croyez-moi.

- Écoutez, cela m'est égal. Si vous n'avez pas de billet, vous devez payer une amende

- Je vous jure que c'est la première fois. D'ailleurs, je suis de la maison. Le poinçonneur des Lilas, c'est moi !

- Le quoi ?

- Le poinçonneur des Lilas. Vous savez : des p'tits

trous, des p'tits trous...

- Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Votre pièce d'identité, s'il vous plaît.

- Je n'ai pas mes papiers avec moi. J'ai oublié mon portefeuille. Je vous jure que c'est vrai.

- Monsieur, si vous n'avez pas de papiers, je vais appeler la police.

- Non, non, j'ai un rendez-vous important, laissez-moi passer. S'il vous plait !

- Bon, j'appelle la police.

Porté par ce cauchemar éveillé, il atteint le quai de sa correspondance sans avoir rencontré de contrôleur mais couvert de sueur. Il enlève son manteau en suffoquant, éponge son front avec un mouchoir puis, une fois dans le métro, s'assied dans un recoin du wagon, la tête enfoncée dans les épaules et les yeux baissés. En attente de sa libération, dans quatre stations seulement, il n'a plus le goût de débusquer les fraudeurs.

Arrivé à destination, il tente de reprendre une posture digne à la descente du wagon, tout en se répétant à mi-voix :

- Je ne suis pas un fraudeur, non je ne suis pas un fraudeur !

En atteignant les escaliers de la sortie qui le portent à l'air libre, il étouffe un cri de joie afin de ne pas effrayer les autres passagers et regarde sa montre. Il a encore un peu de temps avant son rendez-vous. Soulagé, il marche à petits pas en direction de l'hôpital puis soudain s'arrête et s'assied sur un banc. Il y a de la déception en lui, et presque même de l'abattement. Après ce trajet au parfum d'aventure, sa vie ordinaire reprend son cours. Une vie sans reproche mais aussi sans peur et sans enjeu, qui jamais ne l'appelle à se sentir vivant.

Brusquement son regard s'illumine ; il se lève et reprend sa marche vers l'hôpital, soudain guilleret et allégé de trente ans.

Il lui reste le trajet de retour.
Sans billet.

